

UN AUTRE TÉMOIGNAGE DE JEANNE CRÉPY

Entretien avec Jeanne Crépy, épouse Bourgogne, (75 ans à l'époque, 27 au moment des faits, lorsqu'elle était l'épouse de Pierre Emmanuel), Paris, 25 février 1989, transcrits par Sandrine Suchon dans Résistance et Liberté. Dieulefit 1940-1944, éditions A Die, 1994, p. 125-129. Le livre a été réédité aux Presses universitaires de Grenoble en 2010, coll. « Résistance ». Ce texte est publié sur le site <http://www.pierre-emmanuel.net> grâce à l'aimable autorisation de son auteur.

Certains faits sont racontés un différemment par Pierre Emmanuel ou par d'autres témoins et il est parfois difficile de savoir quel souvenir est le plus « historique » ; *mais ce témoignage rapporte des détails que l'on ne trouve nulle part ailleurs.*

Sandrine Suchon : Pouvez-vous parler de la période de la guerre à Dieulefit ?

Jeanne Bourgogne : J'étais professeur à la Roseraie, petite école secondaire ouverte juste avant la guerre. Il y avait alors très peu d'élèves, et tout d'un coup, il y a eu une expansion extraordinaire, un afflux de réfugiés et donc énormément d'élèves. De même des professeurs que l'on n'attendait pas comme Pierre Emmanuel ou Samuel Abramovitch qui était venu parce qu'il était juif. Nous étions un peu en dehors. D'un côté il y avait Beauvallon avec Marguerite Soubeyran et de l'autre la Roseraie, où nous étions professeurs Pierre Emmanuel et moi. Les gens du pays savaient que nous étions résistants. C'était une atmosphère tout à fait extraordinaire.

Sandrine Suchon : Pouvez-vous me préciser les années de votre passage à Dieulefit ?

Jeanne Bourgogne : Nous y avons vécu pendant toute l'occupation. Nous y sommes arrivés, Pierre Emmanuel et moi, portés par l'exode en juillet 1940 et en sommes repartis en novembre 1944. Nous avons eu beaucoup de chance car nous aurions pu avoir des ennuis si nous avions été ailleurs. Nous ne connaissions pas la Drôme. La femme de Pierre Jean Jouve nous a amenés chez Marguerite Soubeyran à Beauvallon qui nous a donné une chambre. C'est comme cela que nous sommes arrivés à cette école. Les vacances sont

passées, la ligne de démarcation s'était installée... Il y avait à ce moment-là, à la pension Beauvallon, un écrivain belge, Micha, qui nous a indiqué la petite école de la Roseraie. Il y donnait des cours de philosophie. Pierre Emmanuel s'est présenté à Pol Arcens, directeur de la Roseraie. Dans cette école de trente-cinq élèves, un couple de professeurs était attendu mais n'était pas venu. Nous avons donc obtenu les postes en attendant. L'atmosphère était extrêmement agréable : le directeur, d'origine bretonne, était très sérieux, sympathique et sensible. Dans son école s'étaient réfugiés beaucoup de protestants alsaciens. On n'observait pas de différence fondamentale entre le comportement catholique et le comportement protestant. Les protestants étaient tout de même plus actifs. Tout le monde a su ce qui s'était passé lors de la rafle du Vel' d'Hiv. Le curé de Dieulefit n'a pas réagi. Le pasteur Ebarhard est monté en chaire le dimanche suivant en prenant pour thème : « Il n'y a ni Juifs ni Gentils ». Nous avons été incroyablement protégés. Si les Allemands étaient venus ou s'il y avait eu un milicien sur place, le pasteur était perdu. Il s'est passé quelque chose de tout à fait particulier dans ce village. Valréas, à quinze kilomètres, a connu une horrible fusillade. Les élèves adoraient Pierre Emmanuel, car il était très jeune et très brillant. Il enseignait à la fois la philosophie, le français, les mathématiques.

Sandrine Suchon : Viviez-vous dans la peur ?

Jeanne Bourgogne : Non, on ne peut pas dire cela. C'était une époque très particulière. Nous savions pourquoi nous vivions. Nous écoutions « religieusement », si l'on peut dire, les émissions de la BBC.

Sandrine Suchon : Dans la chambre d'Andrée Viollis ?

Jeanne Bourgogne : Non. Andrée Viollis était à Beauvallon avec Emmanuel Mounier. Nous faisons un peu bande à part de Beauvallon. Chaque école avait son groupe. Nous écoutions chez nous la radio. Nous donnions des cours à la Roseraie et habitons en face de l'école, à « Joli Lot », maison qui appartenait à un couple d'Anglais, les Burstow. Les Anglais, comme les Américains, ne pouvaient pas vivre n'importe où en France. Des départements, et notamment la Drôme, leur étaient en effet assignés. Puis nous avons déménagé et avons vécu rue des Raymonds à proximité de la place Châteauras. Nous étions là en 1942 dans un petit appartement. Nous n'avons pas vécu dans la peur du tout. Le seul moment un peu inquiétant fut lorsque, en juin 1944, les Alliés ont débarqué en Normandie. On a dit que c'était la Libération. Les résistants sont donc descendus en camionnettes, ont pris la mairie et ont renvoyé le colonel Pizot, maire nommé par Vichy. Ils ont enlevé « Travail, Famille, Patrie » et ont mis « Liberté, Égalité, Fraternité » au fronton de

la mairie ; mais la Normandie était très loin et les Alliés n'étaient pas encore près d'arriver. Pierre Emmanuel avait été chargé de la censure postale pendant cette courte période. À ce moment-là on a su que les Allemands montaient de Montélimar. Ils se sont arrêtés au Bridon. Tous les résistants qui étaient descendus de la montagne sont remontés. Les personnes qui s'étaient compromises, comme Pierre Emmanuel et moi, sont parties avec eux. On nous a emmenés dans la montagne à Poët-Célard. Il n'y avait pas eu d'arrestation ni de bombardement. Nous sommes revenus à Dieulefit le 14 août. Nous avons été réveillés le lendemain par le vrombissement des avions alliés. C'était fantastique. Mon mari a été ensuite appelé au Comité de libération de la Drôme dont il faisait déjà partie dans la clandestinité. Pierre de Saint-Prix, le petit-fils de Loubet, et Claude Alphanéry l'avaient appelé à les rejoindre. Tous deux connaissaient l'existence de Pierre Emmanuel parce qu'il avait écrit des poèmes engagés. Ils sont allés s'installer à Valence, à l'hôtel de la Croix-d'Or. Il n'y avait alors plus de téléphone, plus de train, plus rien ne marchait.

Sandrine Suchon : Pendant votre séjour, aviez-vous des contacts avec d'autres artistes ou d'autres intellectuels ? Dans les ouvrages, on parle souvent de l'amitié qui unissait Pierre Emmanuel et Emmanuel Mounier.

Jeanne Bourgogne : Oui, c'est d'ailleurs Pierre Emmanuel qui a fait venir Emmanuel Mounier à Dieulefit. Mounier sortait alors de la prison de Vals-les-Bains. Avant la guerre, il avait fondé la revue *Esprit* et Pierre Emmanuel s'y intéressait. Il est donc venu à la pension Beauvallon. Je me souviens aussi d'Aragon et d'Elsa Triolet qui étaient courriers de la Résistance. Ils étaient, à un moment donné, recherchés par les Allemands, si bien que quelqu'un les a amenés à Comps. C'était en plein hiver dans une ferme misérable et ils n'y sont pas restés. Plus tard nous les avons rencontrés chez Seghers à Avignon.

Sandrine Suchon : Comment ont-ils su que Pierre Emmanuel était à Dieulefit ?

Jeanne Bourgogne : C'était la guerre et tout se sait dans un milieu littéraire. Pierre Seghers était à Avignon. Il était fou de poésie. Il a été mobilisé pendant la courte période qui a précédé l'occupation. Il a créé en 1940 la revue *Poètes casqués*. Après sa démobilisation, il est venu à Avignon. Sa revue est alors devenue *Poésie 40, 41, 42, 43* et a duré toute la guerre. Il est devenu éditeur et a réuni tous les écrivains, et en particulier les poètes, qui se trouvaient en zone Sud. Un jour, Pierre Emmanuel est descendu à Avignon et a fait sa connaissance. Loÿs Masson était là-bas également en tant que secrétaire de Seghers. Seghers n'est venu à Dieulefit qu'une fois. Pierre Emmanuel parle dans son *Autobiographie* de l'abbé Larue : un des grands chefs de l'AS à Lyon. C'est par lui qu'il était en contact

avec la Résistance. Je pense aussi au peintre Wols. Connaissez-vous la mésaventure de Wols à la Libération ? C'était très drôle. Les FFI ont été mis au courant de la présence d'un Allemand à Dieulefit. Ils sont arrivés chez Wols et ont vu ses dessins à l'encre de Chine. Ils ont cru que c'étaient des plans et qu'il était un espion. Ils l'ont arrêté. Grety, sa femme, est allée chercher Pierre Emmanuel qui a fait libérer le pauvre Wols. On peut dire que Dieulefit a été un endroit privilégié puisqu'il y a eu des personnes d'une grande qualité qui s'y sont retrouvés. D'autre part, la population de Dieulefit a été remarquable. Un lycée musical avait été créé par la sœur du pasteur Eberhard, de ses deniers. Il y avait une activité culturelle certaine à Dieulefit : lecture de poèmes, concerts, conférences. Les concerts se passaient dans la salle de mademoiselle Eberhard, les lectures de poèmes, généralement chez Pierre Emmanuel ou à la Roseraie, les conférences à la Roseraie. André Rousseaux, critique littéraire au *Figaro* avant la guerre, venait faire des conférences. Les adolescents qui étaient nos élèves n'ont jamais oublié cette période. En pleine guerre et bien qu'ils aient eu faim, ils ont eu une adolescence extraordinaire. Ils ont eu un élan culturel certain et ont gardé un souvenir très émouvant de cette période. Les gens nous ont accueillis avec une réelle chaleur.

Sandrine Suchon : Pouvez-vous nous parler des préoccupations métaphysiques de Pierre Emmanuel ?

Jeanne Bourgogne : J'ai connu Pierre Emmanuel étudiant et il avait déjà des préoccupations métaphysiques. Il était chrétien dans le sens où la figure du Christ a dominé toute son œuvre avec celle d'Orphée. Catholique, il était néanmoins séduit par les philosophes protestants. Il allait au temple pendant la guerre et connaissait bien le pasteur Eberhard. Je ne crois pas qu'il allait à l'église. Je pense que c'est cette liberté dans la religion protestante qui l'attirait.

Sandrine Suchon : Connaissez-vous le psateur Debû ?

Jeanne Bourgogne : Je l'ai rencontré mais ce n'était pas une relation continue.

Sandrine Suchon : Est-ce que le pasteur Eberhard a fait comme le pasteur Debû ? Je sais que celui-ci a participé à la résistance armée.

Jeanne Bourgogne : Non, le pasteur Eberhard n'a pas participé à la résistance armée, mais par la parole il a fait une résistance active pour protéger les Juifs. Il était très courageux.

Sandrine Suchon : Avez-vous connu l'abbé Constant ?

Jeanne Bourgogne : Je ne savais même pas son nom. Il n'a rien dit, rien fait. À Dieulefit, il n'y a jamais eu de dénonciation. On sentait qu'il y avait une bonne ambiance. Le directeur de la Roseraie s'était installé à Dieulefit parce que sa femme était une amie de Marguerite Soubeyran. Il a été, au début, très tenté par Pétain mais, en novembre 1940, pris finalement position contre lui. Des étudiants avaient manifesté le 11 novembre à Paris et avaient été fusillés. Un ancien élève de la Roseraie était venu à Paris et avait rapporté les événements. À ce moment-là, Pol Arcens a été bouleversé et n'a plus voulu entendre parler de collaboration. Il n'y avait pas de photographie de Pétain à la Roseraie, seulement la levée du drapeau pour les internes. Il y régnait tellement une ambiance formidable. Les élèves étaient libres.

Sandrine Suchon : Est-ce que le pasteur Eberhard a dit quelque chose à ce moment-là, au début de la guerre ? À Bourdeaux, le pasteur Gédéon Sabliet a tout de suite pris position.

Jeanne Bourgogne : Je ne sais pas. Plus tard, je sais qu'il a pris vivement position.

Sandrine Suchon : Il y avait également Clara Malraux, à Dieulefit, n'est-ce pas ?

Jeanne Bourgogne : Clara Malraux était à Dieulefit avec sa fille Florence. Pierre Emmanuel ne s'est jamais lié Avec André Malraux. C'était une autre famille d'esprit.